

**CRITIQUE, danse. PARIS,
Palais Garnier, le 26 octobre
2023. JEROME ROBBINS : “En
sol”, “In the night” et “The
Concert”. Ballet et Orchestre
de l’Opéra national de Paris
/ Frank Braley & Ryoko
Hisayama (piano) / Maria
Seletskaja (direction
musicale).**

Trois superbes ballets du chorégraphe néo-classique **Jerome Robbins** sont de retour sur la scène du **Palais Garnier** ! Un programme poétique voire humoristique qui fait la part belle au piano, avec un soliste différent pour chaque ballet. Il s’agit des reprises de *En Sol*, sur le *Concerto en sol* pour piano et orchestre de Maurice Ravel, *In the night* sur des nocturnes de Chopin, et enfin *The Concert (ou les malheurs de chacun)*, sur une sélection de pièces solistes diverses du dernier, arrangées et orchestrées par Clare Grundman. L’Orchestre de l’Opéra national de Paris est sous la direction de **Maria Seletskaja**, ancienne danseuse classique devenue chef d’orchestre !

Les plaisirs parisiens de Jerome Robbins



En Sol qui ouvre le programme, est le seul ballet du billet qui n'a pas fait son entrée au répertoire de l'opéra grâce à Rudolf Noureev. La chorégraphie d'une immense musicalité date de 1975, ses décors et costumes évoquant une ambiance de villégiature estivale raffinée sont signés Erté. Le couple d'Étoiles ce soir (plusieurs distributions alternantes) est formé par **Hannah O'Neill** et **Hugo Marchand**. Ils paraissent très à l'aise dans le langage et leurs lignes sont, comme d'habitude, magnifiques, mais un moment vertigineux pour O'Neill nous a fait penser au fait que le néo-classicisme américain n'est vraiment pas sans difficulté. Ce couple étoilé est entouré de belles personnalités du ballet, telles **Camille de Bellefon** et **Fabien Révillion**, à la musicalité bondissante et épris d'une joie évidente d'interpréter ce touchant récit de baignade à la mer ! La complicité sur scène et à la fosse est évidente, saluons dans ce sens l'excellente interprétation

du *concerto* de Ravel par le pianiste **Frank Braley**.

Après l'été, la nuit...

In the night, le deuxième ballet du programme, met en scène trois couples de solistes, en l'occurrence tous Étoiles, et évoque à travers des pas de deux, les différents moments d'une relation amoureuse. D'abord, le couple formé par **Sae Eun Park** et **Paul Marque** représente les premiers émois de l'amour. Ils sont sans défaut, pure beauté en mouvement. Elle, d'une dignité touchante dans son sentiment amoureux, lui, un partenaire excellent, soigneux. Une bonne mise en condition pour le couple suivant de **Ludmilla Pagliero** et **Mathieu Ganio**. Le couple établi, harmonieux, incroyablement beau, à l'instar du partenariat sur scène qui est tout simplement bouleversant par la force expressive et la présence magnétique des danseurs, certainement inspirés par les sublimes nocturnes de Chopin interprétés par **Ryoko Hisayama**. Le dernier couple par **Amandine Albisson** et le Premier Danseur **Audric Bezard** représente différentes facettes de la passion amoureuse. L'Albisson se montre à nouveau *prima ballerina assoluta* dans l'interprétation ! Quelle fougue et quel abandon en mouvement ! Audric Bezard est un partenaire solide dont le physique correspond merveilleusement au rôle, il est aussi tout abandon.

Retrouvailles au concert

The Concert (ou les malheurs de chacun) clôt le programme. Un ballet carrément humoristique où est mis en scène un récital de piano qui vire au délire à cause des personnages parfois fantasques, toujours expressifs : le mélomane, le mari volage et sa femme, la fille rêveuse, la femme en colère, le garçon timide... Même la pianiste **Vessela Pelovska** (pianiste-répétitrice officielle du Ballet de l'Opéra), la première à entrer sur scène, joue un rôle théâtrale comique de diva au piano, en même temps qu'elle interprète l'arrangement des différentes pièces de Chopin. Ce ballet et tout rires, tout gaîté, toute joie ! Les personnages sont souvent associés à un accessoire qui lui aussi joue un rôle dans l'action, et parfois inspire ou informe les mouvements. Une œuvre comique au ballet est chose rare, voire très rare. A la création en 1956, le public est resté de marbre, pour ne pas dire plus. Certains critiques sont allés jusqu'à dire que Robbins avait manqué d'égards envers la musique de Chopin... Nous constatons aujourd'hui l'effet contraire, et c'est merveilleux. L'auditoire vibre d'une joie palpitante et éclate en rire en permanence, après chaque de très nombreux sketches ou situations comiques mises en mouvements. Que ce soit la magnifique Étoile **Léonore Baulac** assise, en pointes, sur de l'air, appuyée à peine sur la queue du piano ; le flair maladroit d'un superbe **Fabien Révillion**, avec son écharpe ; les regards intenses, à la fois espiègles et menaçants d'un **Arthus Raveau** dans une forme excellente ; l'exaspération folle d'un **Mathieu Contat**, pétillant, primesautier à souhait !

Un programme poétique et gai vivement conseillé, pour les jours maussades comme pour les jours ensoleillés !

CRITIQUE, ballet. PARIS, Palais Garnier, le 26 octobre 2023.

JEROME ROBBINS : “En sol”, “In the night” et “The Concert”.

Ballet et Orchestre de l’Opéra national de Paris / Frank Braley & Ryoko Hisayama (piano) / Maria Seletskaja (direction musicale). Photos (c) Opéra national de Paris.

(A l’affiche à l’Opéra Garnier le 31 octobre ainsi que les 1er, 2, 3, 4, 7, 8, 9 et 10 novembre 2023).

VIDÉO : « En sol » de Jerome Robins par le Ballet de l’Opéra national de Paris

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 26 septembre 2023. « INK » par Dimitris PAPAIOANNOU

La 20ème Biennale de la Danse de Lyon a vécu une véritable choc esthétique avec la Première française de « *INK* », le nouveau spectacle du chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, une œuvre qui s’impose déjà comme l’un des événements majeurs du festival lyonnais Ce n’est pas un

spectacle que l'on regarde : c'est un monde dans lequel on plonge, un univers liquide et charnel où la scène devient le théâtre d'une transformation organique fascinante.

Là où d'autres chorégraphes racontent des histoires, Papaioannou façonne des états. *Ink* débute dans une obscurité presque totale, trouée par quelques rais de lumière qui révèlent des corps en mouvement. On pense aux premières secondes de la création, ce moment suspendu où le vivant émerge du chaos primitif, où le geste naît avant même toute intention narrative. Les interprètes, silhouettes androgynes aux peaux constellées de pigment noir, se fondent et se délient dans une matière qui semble les engloutir et les recréer sans cesse. L'encre qui donne son titre au spectacle n'est pas un simple accessoire : elle devient un personnage à part entière, une substance qui circule, qui salit, qui purifie, qui relie. Les corps s'y frottent, s'y imprègnent, s'y dissolvent, dans une chorégraphie qui évoque à la fois le rituel primitif et la performance plastique la plus maîtrisée.

La force de *Ink* réside dans sa capacité à maintenir un équilibre précaire entre le sublime et le viscéral. Les tableaux qui se succèdent sont d'une beauté plastique confondante : arrangements de corps aux formes quasi géométriques, jaillissements de matière sombre, tableaux vivants qui semblent tout droit sortis de la peinture baroque ou des estampes japonaises. Papaioannou pousse l'art du cadrage et de la composition jusqu'à l'obsession, créant des images qui restent gravées dans la rétine bien après la fin du spectacle.



Mais cette perfection formelle n'édulcore jamais la puissance charnelle du propos. Les danseurs livrent une performance d'une intensité rare, une présence brute qui rappelle que derrière chaque tableau, il y a de la chair, du souffle, de la sueur, de l'effort. La chorégraphie, fluide et hachée à la fois, mêle des mouvements amples et organiques à des saccades quasi mécaniques, dans une dialectique du continu et du discontinu qui saisit le spectateur. Papaioannou signe ici ce qu'on peut considérer comme l'une de ses œuvres les plus abouties. On retrouve sa signature – ce mélange unique de théâtre total, d'arts plastiques et de performance physique – mais poussée à un degré de pureté confondant. L'audace de l'entreprise est à la mesure du talent de l'artiste : ce spectacle est une expérience sensorielle totale, qui convoque aussi bien l'intellect que les tripes.

Les spectateurs de la Biennale lyonnaise ont eu le privilège d'assister à la naissance française d'une œuvre qui s'annonce comme un jalon dans l'histoire de la danse contemporaine. Beaucoup sont ressortis de la salle sidérés, imprégnés de

cette encre invisible qui continue d'agir, de couler, d'infecter les pensées bien après la sortie. Car *Ink* est une traversée, une plongée dans les profondeurs de la matière et de l'âme humaine. Et c'est sans doute pour cela qu'il marque durablement ceux qui ont eu la chance d'en faire l'expérience.

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 26 septembre 2023. « INK » par Dimitris Papaioannou. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l'Opéra national de Lyon

C'est par un souffle d'une radicalité hypnotique que s'est ouverte, le 9 septembre 2023, la 20^e Biennale de la Danse de Lyon. À la Maison de la Danse, le Ballet de l'Opéra de Lyon, dirigé par le chorégraphe grec Christos Papadopoulos, a offert – avec son nouvel *opus* « *Mycellium* » – une expérience immersive que le public lyonnais a accueilli par des ovations interminables.

D'emblée, le plateau se métamorphose en un *magma* fascinant. Surgi de la pénombre, un unique interprète semble flotter, traversant l'espace dans un lent balancement. Il est bientôt rejoint par d'autres, puis par une vingtaine de danseurs, apparaissant comme les cellules d'un même organisme se réveillant à la vie. On pense alors aux algues dans les courants marins, aux gazouillis d'oiseaux ou à la dérive lente d'un iceberg – des images qui ont jalonné le parcours du chorégraphe. Ici, Papadopoulos creuse son sillon avec une cohérence saisissante, puisant son inspiration dans les structures invisibles du vivant.

Le titre de la pièce, « *Mycellium* », désigne ce réseau de filaments souterrains qui relie les champignons entre eux. Cette toile invisible est magistralement transposée en un langage chorégraphique inédit : une danse minimaliste faite de micro-mouvements, de déhanchés incessants et de décalages rythmiques infimes. Les vingt danseurs du **Ballet de l'Opéra de Lyon**, vêtus de costumes noirs et soyeux qui captent la lumière avec une superbe élégance, forment une entité mouvante – et leur cohésion est bluffante. Liés par ce que l'on devine être une « *colle invisible* », ils n'ont de cesse de se frôler, de se séparer, de se reformer, dans une géométrie sans cesse réinventée.

Les tableaux qui se succèdent sont d'une richesse incroyable.

On voit le groupe se compacter en une masse menaçante et hypnotique, répétant un geste unique avec une précision d'horloger, porté par la pulsation électrique de la musique de **Coti-K**. Puis, l'ensemble se fluidifie, s'organise en vagues, rappelant les tentacules d'anémones de mer ou les ondulations de la soie. L'écriture de Papadopoulos, qui ne se contente pas de copier la nature mais en épouse les mécanismes, impose une perception du temps et de l'espace totalement renouvelée. Rien n'est abrupt, tout se développe organiquement à partir d'une impulsion infime, d'un simple ralentissement, créant une transe collective qui happe le spectateur. Les lumières, également somptueuses, sculptent les corps, faisant surgir des ombres et des reflets qui accentuent l'illusion de profondeur.

Au-delà de la prouesse technique, **Mycellium** est une œuvre d'une poésie et d'une beauté qui parlent à tous. En célébrant la puissance du geste simple et de l'interconnexion, **Christos Papadopoulos** signe une œuvre majeure, une merveille organique et minimaliste qui prouve une fois encore l'excellence du **Ballet de l'Opéra de Lyon**. Ce spectacle a été moment de grâce pure !...

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l'Opéra de Lyon. Crédit photographique (c) Droits Réservés

CRITIQUE, danse. GENEVE, Pavillon de la Danse, le 7 septembre 2023. « The Köln Concert » par Trajal HARREL et le Zürich Dance Ensemble

Ce 7 septembre 2023, au Pavillon de la Danse de Genève, ce haut lieu de la création chorégraphique toujours à l'affût des langages les plus audacieux, Trajal Harrell et son *Zürich Dance Ensemble* ont offert une telle parenthèse enchantée avec *The Köln Concert*. Une œuvre qui, bien au-delà du simple spectacle, s'est imposée comme une expérience sensorielle et émotionnelle d'une grande puissance.

L'idée du fameux chorégraphe américain est ici de faire dialoguer sur scène la voix cristalline de **Joni Mitchell** et l'improvisation pianistique légendaire de **Keith Jarrett**, rien de moins ! Quatre chansons de la muse canadienne servent de prologue à l'immense fresque musicale du *Köln Concert*. Et sur ce terrain glissant, où la beauté pourrait sombrer dans le simple exercice de style, Harrell signe un coup de maître. Il n'y a ici aucune tentative de simple illustration, mais une véritable alchimie. Sa chorégraphie, loin de se soumettre à la musique, l'embrasse, la questionne et la révèle, créant des superpositions d'une incroyable intelligence.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique. Les sept interprètes, vêtus de longues robes noires qui évoquent à la

fois une dignité antique et la haute couture la plus radicale, semblent tout droit sortis d'un rêve. Leur présence, à la fois statuaire et fluide, convoque un monde hybride et fascinant. On y croise l'énergie brute et sensuelle du *voguing*, la lenteur méditative du *butô*, la rigueur de la danse postmoderne et jusqu'à l'élégance des attitudes de la statuaire grecque antique. **Trajal Harrell** ne se contente pas de mélanger ; il tisse une toile complexe où chaque geste, chaque pose est une citation, un hommage, une réinvention. Dans un mouvement de pendule hypnotique, il fait tanguer le public, l'immergeant dans un rituel collectif où la frontière entre la représentation et l'incarnation s'efface.



Mais ce qui rend *The Köln Concert* véritablement bouleversant, c'est sa dimension profondément humaine, presque vulnérable. Cette pièce, née dans le contexte si particulier de la pandémie, résonne comme une méditation mélancolique sur la solitude, la perte et le désir de lien. Comme dans un rêve, les danseurs évoluent seuls, souvent sans se toucher, les corps en quête d'une proximité impossible, d'une intimité fantasmée. Cette fragile beauté irradie chaque solo, chaque mouvement, conférant à l'ensemble une solennité poignante. Les « *effondrements* », les élans brisés évoquent avec une acuité

déchirante notre condition post-moderne. C'est un adieu à ce que furent les corps intacts, une ode à la séparation.

Et pourtant, de cette mélancolie naît une beauté inouïe. Le geste, bien que minimal et parfois presque futile dans sa tentative de toucher l'indicible, se teinte d'une grâce singulière qui désarme et captive. On est saisi par cette douceur qui émane de la scène, par cette célébration de la vulnérabilité comme ultime forme de résistance. *The Köln Concert* est une œuvre qui ne se comprend pas avec le mental, mais qui se vit avec le corps tout entier. Il y a une forme de joie pudique, une énergie de renouveau qui émane de ces corps fiers, comme un rappel que la beauté peut naître des cendres. L'humour et l'ironie, toujours présents chez Harrell, agissent comme un baume, maintenant une distance salutaire .

En somme, cette création est un voyage, une invitation à retrouver le chemin de notre propre humanité. **Trajal Harrell** nous emmène aux confins d'une beauté fragile et renversante, offrant une expérience scénique d'une grâce et d'une profondeur qui restera longtemps gravées dans notre mémoire.

CRITIQUE, danse. GENEVE, Pavillon de la Danse, le 7 septembre 2023. « The Köln Concert » par Trajal HARREL et le Zürich Dance Ensemble. Crédit photographique (c) Redo Schmid

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 18 janvier 2023. « Casse-Noisette » par Blanca LI

C'était l'un des événements les plus attendus de la Saison 22/23 de *Montpellier Danse*. Les 18 et 19 janvier 2023, l'Opéra Berlioz de Montpellier s'est enflammé au rythme d'un choc des genres aussi audacieux que réjouissant, avec la présentation de *Casse-Noisette* de P. Ilitch Tchaïkovski, revisité par la chorégraphe franco-espagnole Blanca Li.

Exit ici le tutu et les décors de palais impérial, et place à la rue, à l'énergie brute et à la modernité. Blanca Li, véritable touche-à-tout de génie, a transposé l'intrigue du célèbre ballet de Tchaïkovski dans un appartement où une bande de jeunes prépare le réveillon de Noël. Ce parti-pris, résolument contemporain, permet d'installer d'emblée une connexion immédiate avec le public, tout en rendant un hommage malicieux à l'œuvre originale. Le spectacle, porté par une troupe de huit danseurs *hip-hop* madrilènes époustouflants, a offert une expérience visuelle d'une grande richesse. L'intelligence de la chorégraphie réside dans sa capacité à marier la puissance du *hip-hop* – avec ses figures de *break*, de *popping* et de *voguing* – à la grandeur symphonique de la musique de Tchaïkovski. Loin d'être une simple juxtaposition, c'est un véritable dialogue qui s'installe, où chaque style se sublime mutuellement.

Le clou du spectacle est sans conteste l'incarnation de *Casse-Noisette* lui-même en robot télécommandé, interprété par un danseur prodige du *popping*. Cette idée géniale, qui fait écho à notre époque hyper-connectée, offre des moments d'une drôlerie et d'une virtuosité technique confondante. La scène de la bataille entre les souris et les soldats de plomb est réinventée avec une énergie cartoonesque et irrésistible, tandis que les morceaux intemporels, comme *La Valse des fleurs*, sont magnifiés par cette énergie neuve. Blanca Li n'a pas cherché à copier le chef-d'œuvre de Petipa, mais à s'en emparer pour créer une œuvre profondément originale, ébouriffante et dansante, et la montée en puissance du spectacle est un véritable crescendo qui culmine sur un final d'une poésie et d'une beauté envoûtantes.

En résumé, cette relecture de *Casse-Noisette* est un hymne à la danse sous toutes ses formes, un spectacle festif, ludique et d'une grande humanité qui a conquis le public de l'Opéra Berlioz. Blanca Li signe là une œuvre magistrale qui prouve, s'il en était encore besoin, que la danse classique est un terreau fertile pour les révolutions chorégraphiques les plus excitantes.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, les 18 & 19 janvier 2023. « Casse-Noisette » par Blanca Li. Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre du Châtelet, le 5 octobre 2021. « DOUBLE MURDER » (« Clowns » et « The Fix ») par Hofesh SHECHTER et la Hofesh Shechter Company

Hier 5 octobre, au Théâtre du Châtelet – en attendant la réouverture du Théâtre de la Ville (à l’horizon 2023) -, Hofesh Shechter présentait *Double Murder*, avec sa fameuse *Hofesh Shechter Company*. Le chorégraphe israélien, véritable phénomène de la scène contemporaine, a offert un diptyque d’une rare intensité, oscillant entre les ténèbres les plus vibrantes et une lumière salvatrice.

On retrouve dans « *Clowns* » toute la puissance et la rage qui ont fait la renommée tant de **Hofesh Shechter** que de la **Hofesh Shechter Company**. Sur la musique du *French cancan*, la compagnie installe un climat de fête foraine étrangement inquiétante. Les dix interprètes, véritables énergumènes chauffés à blanc, nous embarquent dans une sarabande macabre où la joie apparente se fissure constamment pour laisser entrevoir la violence sourde de notre quotidien. La gestuelle, à la fois fluide et martelée, oscille entre danses folkloriques et mouvements saccadés, créant une énergie tribale et contagieuse qui saisit le public. Shechter nous tend un miroir peu flatteur, interrogeant notre indifférence

croissante face à la violence. Jusqu'où acceptons-nous le spectacle de la brutalité pour notre divertissement ? À travers des mises à mort sublimées, des jeux de lumière tantôt rouges et théâtraux, tantôt d'une froideur bleutée, le chorégraphe et musicien compose une fresque où la pulsion de mort et la pulsion de vie ne cessent de danser ensemble.



Puis, après l'entracte, est donné « *The Fix* ». Comme un antidote à l'anarchie toxique des clowns, la nouvelle création de Shechter est un véritable choc esthétique. Avec cette pièce, le chorégraphe semble avoir voulu ralentir le temps, créer un espace de respiration. Les mouvements sont décomposés, la musique plane comme un *mantra*, et les danseurs, dans une complicité magnétique, nous offrent un moment de pure humanité. La violence et la brutalité laissent place à la tendresse, à la fragilité, à des étreintes qui se veulent des

baumes pour nos âmes. On assiste à une véritable réinvention du vocabulaire de Shechter. Les corps s'étreignent, se soutiennent, dans une simplicité désarmante mais d'une beauté poignante. Les clowns ont laissé leurs masques grinçants pour révéler un visage bienveillant, une profondeur qui touche au cœur. Le moment où les danseurs, masqués, descendent dans la salle pour enlacer le public, a été vécu comme une communion intense, un retour à la simplicité des relations humaines après les longs mois de privation.

Double Murder se dévoile comme une expérience totale, un périple émotionnel qui nous laisse KO, mais régénérés. Ce diptyque contrasté, porté par la vision unique de son créateur, prouve une fois de plus que **Hofesh Shechter** est bien cet artiste capable de fouiller nos émotions les plus profondes et de trouver, dans la beauté de la danse, un équilibre parfait entre la douleur et l'espérance.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre du Châtelet, le 5 octobre 2021. « **DOUBLE MURDER** » (« **Clowns** » et « **The Fix** ») par Hofesh SHECHTER et la Hofesh Shechter Company. Crédit photographique (c) Todd McDonald